

Ces pages étaient des lettres à l'origine. Des moments de vie à des moments perdus. La vie s'était logée dans un atelier pas plus grand que celui de Giacometti. Excusez du peu, cette comparaison est destinée à me donner du courage. Car il est temps d'affronter toutes ces lignes brisées, écrites à la première personne du singulier, maintenant que le grand âge se referme sur moi comme une souricière.

Atelier, en fait, est un bien grand mot. Il s'agissait dans un premier temps d'une ancienne boutique minuscule, à Malakoff. Je l'ai quittée pour un studio au septième étage d'un immeuble sur cour dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, connu pour ses ateliers d'artistes, mais ce n'est pas l'un d'eux que j'occupe. Je loue dans l'immeuble sur cour l'un de ces nombreux studios fréquentés par des étudiants, des célibataires endurcis, des amoureux en attendant mieux mais qui se souviendront longtemps de leur premier nid d'amour. Je m'y tiens du matin au soir, en silence, entre ses quatre murs où quelques peintures sont accrochées : je les considère plus ou moins comme des « jalons » de mon parcours, si je peux m'exprimer ainsi. Avec elles, l'indulgence fait des miracles. J'aime souvent les regarder comme si elles avaient été faites par un inconnu. Je découvre enfin ce que j'ai essayé de faire ou ce que j'aurais dû faire pour

ne pas les rater. Entre nous, il se passe vraiment quelque chose. D'autres peintures, beaucoup plus nombreuses, sont posées les unes contre les autres, dos au mur. Ou placées sur les étagères d'anciennes bibliothèques que les livres ont désertées. Les peintures sont logées d'ailleurs à la même enseigne que les livres : le temps accompli son travail d'usure et les unes et les autres se retrouvent dans un triste état, sous le règne de la poussière. Je n'ose plus y toucher. Bonne raison de les oublier. Mais si, dans une pièce d'appartement, les bibliothèques ont une vertu pour le moins décorative, il n'en va pas de même du fouillis de choses conservées dans un « atelier ». Le peintre doit se munir de tout un outillage comme n'importe quel artisan. La situation devient vite ingérable. Il peut à peine circuler là où il est censé respirer. Il arrivera un jour où il ne pourra plus s'y tenir, asphyxié par une œuvre à laquelle il s'appliquera à faire dire tout et n'importe quoi. Oubli mystérieux de certaines pièces dont, si la question se posait, je serais bien incapable de confirmer l'authenticité. Finalement, je ne peux reconnaître que les peintures qui me serrent le cœur. Quand ce n'est pas le cas, je suis tenté de leur donner une nouvelle chance. Je pioche dans ma réserve de formes et de figures et change les couleurs pour rétablir le courant. Ainsi va la vie. Je ne me hâte pas. Je m'y prends à plusieurs reprises comme si j'avais tout le temps devant moi. Façon de parler évidemment. Si je le voulais, je pourrais déjà porter la main sur l'horizon. Je suis aux premières loges, le premier à éprouver la rapidité avec laquelle l'heure tourne. J'ai l'impression d'avoir fait un faux pas et d'être projeté dans un précipice. Plus question de m'arrêter et de retrouver la terre ferme. Quoi que je tente, quelles que soient mes avancées risquées à l'aveugle, je dois compter les jours, tenir compte de la menace, chaque jour plus présente, de l'abîme. Le mot est

peut-être un peu grandiloquent, j'en conviens, mais je n'en ai pas d'autre sous la main au moment où j'écris, et il me semble qu'il dit à peu près ce que je voudrais dire.

L'histoire ne recommencera pas et je ne reviendrai pas en arrière, je ne l'ignore pas. Je ne sais même pas si j'arriverai à compter jusqu'à cent. Impossible d'étirer le temps qui défile à toute vitesse. Chaque seconde qui passe m'éloigne de la vie à tout jamais. Peindre n'est possible que dans l'affrontement de la disparition. Combien de jours tout ça va-t-il durer ? La pleine conscience de leur rareté est en première ligne de l'expérience que je vis à présent. Je ferai un témoin parfait de la grande vulnérabilité humaine, pour ne rien dire de celle de l'artiste. Quelqu'un dont les jours sont comptés et qui doit garder un œil grand ouvert sur cette chose si attendue que laisse miroiter l'inconnu. Cette chose qu'il n'atteindra peut-être jamais alors qu'elle seule est capable de donner du sens à sa vie.

Pendant trois ans, le temps accélérant sa course, j'ai cherché à y voir plus clair dans ma nouvelle vie grâce à ces mots que m'inspirait l'expérience de la peinture et de la solitude dans le silence angoissé, lourd émotionnellement, de l'atelier. Plutôt à la fin de la journée, quand je me réjouissais de n'être pas arrivé au bout du bout, mais d'avoir encore gagné une journée, je prenais des notes en veillant à ce que ma main ne trébuche pas trop. C'était une façon de compter les jours comme le commerçant, le soir, fait sa comptabilité. Des lettres en résultaient. Une sorte de tentative d'apaiser une blessure non résolue. Des lettres généralement mensuelles, distribuées sur Internet. Je les avais modernisées en « newsletters » distribuées par ma fille Paloma, depuis New York, à un fichier d'« amis » plutôt incertain. Chaque mois, un paquet de mails n'étaient pas reçus par leurs destinataires faute d'une adresse correcte parce qu'ils n'avaient plus rien à voir avec

l'art ou simplement parce qu'ils n'étaient plus de ce monde. Les lettres sont ici reprises dans une version revue et corrigée.

\*

Si je pouvais remonter le temps. Me munir d'une boule de démolition et faire place nette. Tout détruire pour une nouvelle vie. Pas d'autre issue, dans l'atelier où l'on n'entend même pas le tic-tac d'une pendule, que de se donner corps et âme pour s'efforcer de gagner du terrain en fermant les yeux sur ce qui est au bout en attendant d'être partout. Ce qu'avec une certaine hésitation je viens de nommer l'abîme. Seule compte la relation de confiance que je pourrais nouer avec la peinture comme avec quelqu'un de vivant avec qui finir par se découvrir l'un l'autre avant l'inéluctable extinction des feux.

Le narrateur a choisi de vivre là où il n'est pas sûr d'avoir sa place. C'est un vieux bonhomme tirant sur la corde. Tenant le compte des jours, car il n'ignore pas à quel point le temps lui est compté. Qui compte ainsi ses jours, qui a la main sur lui ? Il n'en sait rien. Il se débat avec l'impossible. C'est tout ce qu'il sait. Il porte jour et nuit l'angoisse de voir l'horizon se refermer chaque jour, chaque nuit un peu plus. Quand son pinceau s'active, tout se passe comme s'il n'était au courant de rien. Ce qui arrive, il ignore d'où ça vient. Il ne sait jamais ce qui va lui tomber dessus. Peut-être aurait-il dû passer par la porte d'à côté, l'issue de secours, pour que les choses tournent dans le bon sens sans que la tension monte d'un cran, quand demain prend le pas sur hier et aujourd'hui.

Le voilà parvenu à un âge avancé où la mémoire a toujours plus à raconter que l'avenir. Il croit pouvoir débusquer des tas de choses enfouies dans le passé. À la lumière du passé, il aurait fait provision de jours... On voit bien qu'il ne connaît pas la cruauté

du temps. En attendant, il essaie de vivre sa vie dans ce livre qui recueille ses lettres. Il en est convaincu, écrire, c'est avoir un toit au-dessus de la tête, un vrai lieu pour faire résonner en soi le désir. Trouver une disposition à l'enchantement. Il écrit ce dernier mot sans rire. Il n'en a pas la certitude en vérité, loin de là, mais sait-on jamais...

\*

Enfant, puis adolescent, j'aimais peindre, dessiner... Mes poches étaient toujours encombrées de pinceaux. J'en amusais la galerie. Pourquoi ? À la suite de quoi ? À vrai dire, je ne sais plus. Pas sûr d'ailleurs de l'avoir jamais su. Au « bon qu'à ça » de Beckett, je crois avoir préféré, très tôt, l'argument de la contrainte avancé par Georges Bataille. Ne faire que ce à quoi l'on est contraint. Argument qui relève du sentiment de nécessité. Être dans un état de nécessité. Peindre, écrire uniquement ce qui paraît nécessaire. *L'essentiel*. Je me souviens que je répétais ce mot à tout bout de champ dans ma jeunesse. À mes yeux il ne pouvait en aller autrement, même si j'ai vite repéré la voie comme terriblement périlleuse. J'ai compris en particulier que c'était faire le choix d'un chemin de solitude, à tous les coups semé d'embûches, que je n'ai pas tardé à découvrir. En solitaire. Ma qualité d'autodidacte n'y était pas pour rien. Se lancer sans armes ni bagages, comme je l'ai fait, ne vous donne pas forcément confiance, l'assurance de vous en sortir. Il m'a donc fallu apprendre sur le tas les méthodes et les techniques les plus élémentaires et quelquefois les contourner ou les réinventer. Il m'a fallu aussi garder la tête haute quand l'ironie qui accueillait mon travail s'en donnait à cœur joie. Combien de fois me suis-je vu reprocher de faire du Picasso... La formule, qui circulait